Le texte de cette préface de l'ouvrage d'Antoine Arjakovsky, *En attendant le concile de l'Eglise orthodoxe* (Cerf, 2011), a été reproduit avec l'aimable autorisation de son auteur et des éditions du Cerf. Toute reproduction partielle ou intégrale du texte doit faire l'objet d'une demande d'autorisation préalable à l'éditeur.

Préface

« *Je ne sais, répondit Caïn. Suis-je le gardien de mon frère ? – Qu'as-tu fait ? reprit le Seigneur*. »

(*Genèse* 4, 9-10)

Ce nouvel ouvrage, substantiel, d'Antoine Arjakovsky nous fait entrer au cœur des relations œcuméniques tant à l'échelle de la planète que dans tel ou tel pays. Il en montre toute la complexité en s'attachant notamment au côté orthodoxe.

L'auteur vit lui-même au cœur de cette question, et ce, à plusieurs titres. D'abord, parce qu'il est né dans une famille de l'émigration russe en France, très engagée au sein de l'Acer (Action chrétienne des étudiants russes) dont les grandes figures, notamment durant l'Entre-deux-guerres - pensons au père Serge Boulgakov, auquel il a consacré un ouvrage, Nicolas Berdiaev et à sainte Marie (Skobtsov) de Paris - étaient très sensibles à la question des relations œcuméniques. Dans ce même mouvement, son grand-père, le prêtre Dimitri Klépinine, mort martyr en déportation, canonisé en 2004, était lui aussi très investi. Il a reçu cet héritage comme une œuvre vivante à poursuivre. Sa consistante thèse de doctorat, sur *La génération des penseurs religieux de l'émigration russe*, qui relate avec minutie la vie foisonnante ainsi que la fécondité intellectuelle et spirituelle de cette génération, est redevable de ce patrimoine.

D’autre part, dans son propre foyer, à l’image de beaucoup d’autres, il vit cet œcuménisme avec son épouse catholique, lui-même étant resté orthodoxe. Dans cet ouvrage, les deux époux racontent comment cette situation leur a apporté joies et … difficultés. C’est une grâce de pouvoir la vivre comme une source d’enrichissement mutuel, quand, pour beaucoup, la douleur de la séparation devant le calice est une lourde croix.

Professionnellement également, Antoine Arjakovsky est placé au cœur des relations œcuméniques. Il dirige avec dynamisme l’Institut d’études œcuméniques de l’Université catholique d’Ukraine à Lviv en Ukraine. Il offre ainsi le témoignage au quotidien d’une collaboration fructueuse entre les différentes confessions. Mal connue en France, son action déborde largement les frontières de l’Ukraine et construit des ponts interconfessionnels dans de nombreux pays.

De plus, l’Ukraine est un pays où les enjeux œcuméniques sont particulièrement importants et délicats tant la situation est, elle aussi, complexe, fruit d’une histoire longue, traversée de conflits, de fractures, de tragédies, mais aussi de ferveur et d’heures de gloire. Saisir cette histoire nécessite d’avoir une vision à la fois large, qui embrasse sa totalité, qui couvre le temps long de l’histoire, et en même temps capable de scruter les nombreux détails qui la constituent. Le résultat est que les trois grandes confessions chrétiennes sont présentes et actives dans le pays, mais que chacune d’entre elles est divisée en plusieurs Eglises, dans un pays qui a pourtant besoin de trouver son unité. Il est beaucoup question de l’Ukraine dans les pages qui suivent. Au lecteur occidental, et plus largement à tous ceux qui connaissent peu la situation ukrainienne, ces écrits d’Antoine Arjakovsky apportent également des éclairages sur une réalité méconnue formée de multiples facettes.

Pour l’historien que je suis, tous ces contextes imbriqués sont à bien comprendre pour appréhender la genèse, les soubassements, l’intérêt et la richesse de cet ouvrage.

Le livre vise à susciter le débat, l’approfondissement et une meilleure connaissance réciproque des différentes confessions. Il faut dire que les relations œcuméniques sont un sujet difficile tant sont nombreuses les blessures, legs de l’histoire, et les craintes (de se perdre, de trahir), voire la suspicion. A cela s’ajoute souvent la méconnaissance des autres, parfois un mépris plus ou moins conscient, plus généralement l’habitude d’une forme de piété. On aura compris

que bâtir des ponts, tout en étant respectueux de chacun, est loin d'être aisé ! Il convient de le reconnaître, les orthodoxes vraiment intéressés par une démarche de rencontre avec les autres confessions sont minoritaires, même si un intérêt, au moins une curiosité, pour les autres confessions est présent chez la plupart. Il importe aussi de noter qu'un nombre non négligeable sont des déçus de telle ou telle rencontre, voire de plusieurs, qui ont été froides et formelles, et dans ce cas à quoi bon ? D'autre part, le caractère, disons surprenant, de certaines en a amusé quelques uns, mais surtout déconcertés et même choqués beaucoup. Autant de déceptions qui alimentent le sentiment d'une différence insurmontable et d'un partage au mieux superficiel. A cet égard, cet ouvrage présente aussi les courants orthodoxes méfiants, sinon défavorables, vis-à-vis des relations œcuméniques et offre ainsi au lecteur des éléments importants pour comprendre la situation au sein de l'orthodoxie. Personnellement, pour avoir eu la chance et la grâce de vivre aussi de véritables et d'intenses moments de partages œcuméniques, je sais que c'est également possible. Cela se traduit tout d'abord par une relation humaine, simple et amicale, entre chercheurs de Dieu, avant d'être non seulement source d'enrichissement mutuel sans confusion, mais, plus encore, approfondissement des richesses de sa propre tradition par la confrontation paisible dans l'écoute avec les membres d'autres confessions.

Certaines réflexions exposées dans l'ouvrage surprendront parfois, sans doute, par leur hardiesse. C'est le cas de « l'hospitalité eucharistique », que l'on appelle aussi plus fréquemment l'« intercommunion », même si ce dernier terme est plus global et plus systématique. L'auteur, tout en plaidant en sa faveur, évoque les raisons de son interdiction, tant pour les orthodoxes que pour les catholiques, même si il est vrai que des cas ont existé et existent notamment dans des circonstances bien particulières, par économie pastorale pour les fidèles (il n'y a pas de concélébration), comme au Proche-Orient. Outre les raisons mentionnées, il me semble important d'attirer l'attention sur le fait que la communion n'est pas seulement une relation personnelle avec le corps et le sang du Ressuscité, mais aussi communion avec et à une communauté de foi. La relation est triple : de la personne avec le Christ, de la personne avec la communauté eucharistique, de cette communauté, qui est l'Eglise, avec le Christ. Les trois sont unies. Le Christ lui-même nous a dit : « là où deux ou trois se trouvent réunis en mon nom, je suis au milieu d'eux » (*Matthieu* 18, 20). Dans le Nouveau Testament, la fraction du pain est toujours l'action et l'évènement d'une communauté. Dans son ouvrage intitulé *L'eucharistie,*

sacrement du Royaume[1], le père Alexandre Schmemann emploie l'expression de « sacrement de l'assemblée », dont l'eucharistie est « la culmination et l'achèvement ». Il regrette à cet égard une « piété liturgique (…) devenue individualiste à l'extrême ». La reconnaissance de ses frères et sœurs, les partages avec eux, le chemin de transformation dans l'Eglise par l'action de l'Esprit sont autant d'éléments fondamentaux dont l'eucharistie est le sommet.

Les relations œcuméniques s'inscrivent dans les considérables bouleversements du XXe siècle. La fin de l'œcoumène romain et de l'Antiquité, les aléas de l'histoire, ont conduit au développement de toutes sortes d'*estrangements* et de séparations, avec leurs cortèges d'incompréhensions qui ont pu aller jusqu'à engendrer de l'hostilité et des persécutions entre chrétiens. Aujourd'hui, les conditions sont complètement différentes. A certains égards, elles rappellent celles de la période de l'unité et de la paix romaines. Des sociétés séparées sont à nouveau proches et peuvent facilement se connaître, dialoguer, échanger.

Cependant, en contraste, les difficultés se déclarent plutôt en interne, car si le lointain se rapproche toujours plus, le proche s'éloigne. L'individualisme extrême, l'hédonisme, le libéralisme économique mondialisé, l'esprit de consommation devenu véritable moteur de l'existence du plus grand nombre, l'éclatement des structures sociales traditionnelles et le sécularisme conduisent à l'atomisation des sociétés. Les Eglises n'y échappent pas. Le maintien de la cohésion, comme de la cohérence, dans la conduite de la diversité actuelle, exige beaucoup d'attention et de soin pour la conservation d'un équilibre toujours menacé et incite à une prudence qui peut être excessive, à une moindre prise de risque, voire à un quasi immobilisme. Cette réalité là ne favorise pas les rapprochements œcuméniques.

Malgré tout, dans ce contexte marqué par son ambivalence, les relations œcuméniques ont accompli des progrès considérables dont le présent livre donne de nombreux exemples circonstanciés. Les synergies associatives, caritatives, éditoriales, universitaires entre les membres des Eglises se multiplient. D'autre part, le dialogue officiel examine en profondeur les différentes questions qui divisent encore et dégage même, parfois, des accords possibles et des mises au point communes. C'est le cas, pour prendre juste un exemple, dans le dialogue entre catholiques et orthodoxes, de la déclaration commune de la commission

[1] O.E.I.L./Ymca-press, 1985 pour l'édition française.

théologique orthodoxe-catholique d'Amérique du Nord, en date du 25 octobre 2003, sur le *Filioque*[2]. Après une solide étude, les rédacteurs recommandent (point 7) « que l'Église catholique, en raison de la valeur normative et dogmatiquement irréformable du Credo de 381, n'utilise que le texte grec original dans ses traductions pour usage catéchétique et liturgique », c'est-à-dire le texte sans *Filioque*. On mesure là le chemin parcouru depuis le Moyen-Âge et même depuis la première moitié du XXe siècle.

C'est aussi le cas avec les Eglises préchalcédoniennes, aussi appelées orthodoxes orientales (coptes, Arméniens, Ethiopiens, syriaques notamment), dont les orthodoxes se sentent proches par bien des aspects. Le dialogue semble près d'un accord pour un rétablissement de la communion. La troisième réunion de la commission mixte de dialogue théologique entre l'Eglise orthodoxe et les Eglises orientales orthodoxes qui s'est tenue à Chambésy en Suisse, du 23 au 28 septembre 1990, a formulé une déclaration commune, faisant office de clarification dogmatique, et des recommandations pratiques aux Eglises afin de lever les derniers obstacles au rétablissement de la « pleine unité et communion ». Cependant, des critiques et des réserves émises après cette réunion n'ont pas encore permis la réalisation de cet objectif.

Nul doute que la réussite dans ce chemin difficile réside dans la capacité à penser et à vivre la diversité dans l'unité. C'est là le défi de notre siècle, aussi bien pour la société que pour les Eglises, à l'intérieur de celles-ci et entre celles-ci, tant il est vrai que l'homme a bien plus de facilité pour diviser, se séparer, rejeter, pour accuser et condamner, que pour unir et aimer, tout en ne niant pas l'identité de l'autre, sans esprit de domination ni d'exploitation, afin d'être véritablement gage de croissance et de multiplication. Ce défi ouvre sur un chemin véritablement chrétien. Nous y sommes tous appelés.

Christophe Levalois

[2] Cette déclaration est en ligne en plusieurs langues, dont le français, sur le site de la Scoba, la Conférence permanente des évêques canoniques orthodoxes d'Amérique.